

Nouvelles perspectives en sciences sociales

Revue internationale de systématique complexe et d'études relationnelles



Les penseurs de la société, Xavier Molénat (dir.), Auxerre, Sciences Humaines, coll. « Petite bibliothèque des sciences humaines », 2015

Soraya Baït

Volume 11, numéro 1, novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035948ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035948ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baït, S. (2015). Compte rendu de [*Les penseurs de la société*, Xavier Molénat (dir.), Auxerre, Sciences Humaines, coll. « Petite bibliothèque des sciences humaines », 2015]. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 11(1), 450–458. <https://doi.org/10.7202/1035948ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

écologiques, la santé publique et la médecine sociale, la production biologique, etc. L'éthique professionnelle est indissociable, donc, d'une éthique humaine. L'éthique professionnelle est le défi de tous et de chacun. Il est impossible de réduire la formation éthique au niveau formel de l'institution éducative. Une pratique éthique et réflexive des professions peut « promouvoir l'émergence d'une société-monde intégrée par des citoyens proactifs, conscients et critiques, engagés dans la construction d'une civilisation planétaire, comme le dit Edgar Morin » (p. 196). Ce livre est une invitation décisive à penser la complexité de nos pratiques dans un monde incertain et à agir en conséquence.

Les penseurs de la société

Xavier Molénat (dir.), Auxerre, Sciences Humaines, coll. « Petite bibliothèque des sciences humaines », 2015.

PAR SORAYA BAÏT

Laboratoire CITERES – Université François-Rabelais, Tours

Cet ouvrage est un tour d'horizon sur les différents courants qui ont forgé et porté le concept de « société ». Le contexte choisi est l'Europe et les États-Unis du XIX^e siècle à nos jours où à la suite des trois révolutions – politique (Révolution française), économique (Révolution industrielle) et intellectuelle (avènement de la science moderne) – cette partie du monde passe de l'idée où la société reposait sur un ordre divin, naturel et spontané à celle où les hommes sont seuls à faire leur histoire.

Conçu à partir d'articles tirés du magazine *Sciences Humaines*, revus et actualisés pour la présente édition, et coordonné par le journaliste Xavier Molénat, cet ouvrage s'organise en quatre parties traitées par vingt-deux auteurs (journalistes en majorité, universitaires et chercheurs en sciences sociales). Chaque auteur

a tenté de relier la pensée et les idées du penseur présenté aux enjeux de notre société actuelle.

Même si parfois la confrontation des différents courants et de leurs liens n'est pas toujours évidente pour mieux les situer dans une perspective globale et comprendre leurs filiations, les textes sont d'un accès aisé et permettent très facilement d'approfondir les courants et pensées développés.

Xavier Molénat introduit le sujet par une série de questions : Comment fonctionne une société? Comment expliquer les phénomènes de coopération ou d'inégalité? D'où vient le changement?

Une première partie est consacrée aux précurseurs et aux fondateurs.

L'inventeur du concept de « sympathie », Adam Smith (1723-1790), est repositionné parmi les grands penseurs de la société qui, au travers de son œuvre réunifiée (philosophie morale, considérations juridiques et doctrines économiques), développe toute une théorie de la société où il présente l'ordre social comme une conséquence non intentionnelle des actions humaines (métaphore de la « main invisible ») mais qui peut être améliorée de façon intentionnelle. Les idées sur la société de Charles Fourier (1772-1837) s'inscrivent en faux contre la tradition libérale. Il défend une « philosophie du désir » capable d'agencer la pluralité des passions humaines (« sensibles », « affectives » ou « distributives ») et propose le « phalanstère » comme système de microsociété vivant de sa production agricole et artisanale avec éros comme principe de fraternité et de réciprocité. Sa philosophie du désir est réactivée par Barthes et Debord. Outre-Atlantique, Alexis de Tocqueville (1805-1859) est appréhendé comme précurseur de l'individualisme et toute son œuvre est traversée par la dialectique égalité/liberté. En mettant en avant le comportement intentionnel des individus, il recherchera les conditions de l'existence d'une « démocratie libérale » qui parviendrait à concilier égalité et liberté. Aujourd'hui, la montée de l'individualisme, de l'abstentionnisme, du matérialisme et de la peur d'autrui encourage à une relecture de son œuvre. Herbert Spencer (1820-

1903) est un autre précurseur et pionnier de la sociologie évolutionniste ; il défend l'idée que, par différenciation et par agrégation, les sociétés tendent à évoluer de formes simples à des formes complexes. Dans sa thèse de l'« adaptation directe », il défend l'idée du progrès du vivant par hérédité des caractères acquis et toute son œuvre est traversée par un souci de relier entre eux les phénomènes physiques, chimiques et biologiques. Aujourd'hui les faiblesses et les contradictions de la théorie darwinienne synthétique de l'évolution, suggèrent la nécessité d'une réévaluation de l'œuvre de Spencer.

Karl Marx (1818-1883) s'intéresse en priorité au système et aux relations entre les éléments du système. À travers son approche plurielle, il révolutionne la théorie sociale en proposant une vision critique du capitalisme et de l'histoire centrée sur des notions de crise et de luttes des classes. Selon lui, la dynamique d'une société se joue autour d'un conflit central : la lutte des classes entre bourgeoisie et prolétariat, dont l'opposition se radicalise au travers de la dynamique du capitalisme, la concentration de la production et les crises périodiques. Ainsi la pertinence de sa pensée prend une nouvelle vigueur à travers son diagnostic (1848) sur la mondialisation capitaliste à venir.

Parmi les fondateurs, Emile Durkheim (1858-1917) est le père de la sociologie en France. Il construit sa réflexion le long de deux axes : la connaissance des fondements de la société moderne et la construction d'un savoir sociologique à prétention scientifique. Selon Durkheim (ce qu'on constate dans ses travaux sur le suicide), le social détermine les comportements individuels. L'autre grande figure de la sociologie du XIXe est Gabriel Tarde (1843-1904), mais il sera éclipsé par Durkheim. Contrairement à ce dernier, Tarde considère que la société ne se réduit pas à des systèmes d'organisations et que les relations humaines sont fondées sur l'imitation. Tiré de l'oubli par Gilles Deleuze, Raymond Boudon et, plus récemment, Bruno Latour, il se révèle aujourd'hui comme l'un des précurseurs des sciences humaines.

Ni déterministe ni individualiste, intuitif plus que méthodique, Georg Simmel (1858-1918) développe de son côté une vision

relationnelle et dialectique de la vie sociale où chaque individu, chaque forme d'association subit à la fois l'assaut de forces poussant à l'union et à la cohésion et de forces poussant à la séparation et à la dispersion. Par la richesse de ses réflexions sur la ville, les pauvres et l'étranger, il est l'un des précurseurs de l'École de Chicago. Par sa «microsociologie» attentive aux «petits riens», il a opéré une véritable inversion de paradigme qui donne priorité au phénomène et au détail et qui continue à influencer les idées actuelles.

De son côté, Max Weber (1864-1920) développe une vision de la sociologie comme science de l'action sociale où la société est le produit de l'action des hommes qui agissent en fonction de valeurs, de motifs, de calculs rationnels. Il s'intéresse aux formes de domination politique comme type de relations sociales et utilise l'idéal-type comme outil méthodologique pour étudier ses deux thèmes centraux : la rationalisation et la domination.

Pour Norbert Elias (1897-1990), la société n'est ni un simple agrégat d'individus ni une entité surplombante, elle est une configuration de rapports sociaux en perpétuelle évolution. Il considère les notions d'«individu» et de «société» comme des processus à la fois distincts et indissociables. Notre actualité particulièrement violente dans certaines régions du monde vient affaiblir sa thèse sur le passage de la société du monopole de la violence à la maîtrise de soi sans la remettre totalement en cause.

John Maynard Keynes (1883-1946) défend l'hypothèse de l'État régulateur qui, par un investissement nouveau, peut produire une réaction en chaîne positive pour palier à certains déséquilibres économiques, tel le chômage. Cependant l'article qui lui est consacré ne nous a pas permis de bien mesurer son apport aux questions sur la société.

Karl Polanyi (1886-1964) est le fondateur de l'anthropologie économique. Il s'attache à comprendre la particularité du capitalisme moderne et son impact sur les sociétés qui l'ont adopté. Partant de sa thèse, qui est que l'économie est faite pour obéir aux besoins des sociétés, et non l'inverse, de nombreux

spécialistes dénoncent aujourd'hui les impasses d'une science économique sourde aux réalités sociales.

Dans la deuxième partie, sont exposés les rouages de la société.

Talcott Parsons (1902-1979) propose de forger « une théorie générale de la société » en avançant l'idée que l'action sociale n'est pas déterminée uniquement par l'intérêt égoïste ou la soumission aux lois, mais aussi par des valeurs et des normes et que l'équilibre d'un système social résulte de plusieurs fonctions : l'adaptation, la poursuite d'objectifs, l'intégration des membres au groupe et enfin le maintien des modèles et des normes.

En capitalisant sur les apports des fondateurs, Peter L. Berger (1929-) et Thomas Luckmann (1927-) tentent de proposer une sociologie de la connaissance. Ils décrivent la « construction sociale de la réalité » à travers une dialectique de dimensions objective et subjective, individuelle et institutionnelle de la société.

Un nouveau courant de recherche voit le jour dans les travaux de Harold Garfinkel (1917-2011). Inscrit en thèse sous la direction de Talcott Parsons, il est le fondateur de l'« ethnométhodologie » qui considère que l'ordre social ne s'impose pas aux individus mais qu'il est produit par eux. Longtemps critiqué, ce courant qui tente de dépasser les points de vue holiste et individualiste revendique le droit de limiter l'analyse de la société à la manière dont elle s'accomplit en situation, sans préjuger de ce qui s'y joue. Un autre courant, représenté par Erving Goffman (1922-1982), met aussi au centre de ses analyses la notion d'interaction et la méthode qualitative. Il considère que le véritable acteur des sciences sociales est la relation. À travers le thème de la « communication », ses travaux s'intéressent aux interactions sociales, aux rites de politesse, aux conversations et à la question du genre.

Une première génération de penseurs de l'École de Francfort, tels que Max Horkheimer (1895-1973), Theodor Adorno (1903-1969) et Walter Benjamin (1892-1940), développe un courant de pensée caractérisé par l'affirmation d'un marxisme non inféodé à un parti. Ils considèrent la raison à la fois comme un élément critique d'émancipation et comme un élément de

domination au service du capitalisme. La seconde génération incarnée par Jürgen Habermas (1929-) défend l'idée optimiste de «l'agir communicationnel», garant de la démocratie et qui trouve ses sources dans une part de raison qui ne serait pas totalement instrumentalisée.

Contemporaine de la première génération de l'École de Francfort, Hannah Arendt (1906-1975) est une penseuse de la crise dans sa double acceptation : comme dissolution des valeurs à l'œuvre dans la société contemporaine et comme révolution. Elle opère une distinction fondamentale entre trois activités de l'homme : le travail, l'œuvre et l'action. Seules l'œuvre (qui crée des objets durables) et l'action politique (qui invente des commencements et interrompt le cycle des générations) participent à l'édification d'un monde commun. La Psychologie sociale, dont l'un des fondateurs est Gabriel Tarde, considère qu'il existe un individu social, pas forcément le même qu'isolé, qui s'interprète naturellement à travers une psychologie sociale. Dans ce courant, les travaux de Serge Moscovici (1925-2014) ont mis en avant le concept de représentation sociale qui permet à l'individu d'interagir avec son environnement.

La sociologie française de l'après-guerre est marquée par trois figures : Pierre Bourdieu (1930-2002), Alain Touraine (1925-) et Raymond Boudon (1934-2013), qui, tout en s'appuyant sur les travaux des précurseurs, ont tenté d'analyser les faits saillants de leur époque. Pour Bourdieu, la société possède une dimension objective (positions inégales des individus au sein de l'espace social entre dominants et dominés) et une dimension subjective (l'*habitus* qui est un stock social de connaissance qui donne la possibilité d'ajuster les actions aux contextes). À l'inverse, Raymond Boudon est le promoteur de « l'individualisme méthodologique » qui cherche à comprendre les motivations qui poussent des individus à agir d'une certaine façon plutôt qu'une autre en se basant sur sa « théorie générale de la rationalité » (TGR). Sa théorie est un maillon de la sociologie des relations. Des courants critiques lui succéderont en remettant la relation au cœur de leurs travaux (« l'analyse structurale » et « l'approche

relationnelle et communicationnelle »). De son côté, Touraine s'intéresse à la façon dont la société agit sur elle-même à travers une question centrale : comment l'être humain peut-il se saisir de lui-même et se construire à la fois comme individu singulier et comme acteur social? Il diagnostique l'émergence de la société postindustrielle, où l'historicité est portée par divers mouvements sociaux (féminisme, régionalisme). Michel Crozier (1922-2013) à travers son « analyse stratégique » étudie les relations de pouvoir et les effets des stratégies des acteurs dans l'organisation. Il considère que l'acteur n'est pas totalement contraint et que son comportement est le résultat d'une stratégie rationnelle (même si elle est limitée). L'économiste Gary Becker (1930-2014) est l'un des inspirateurs de Raymond Boudon. Partant de la rationalité individuelle, il applique la démarche économique aux sujets sociaux. Il construit une théorie qui repose sur le « capital humain ». L'individu y est en possession de capacités innées et de capacités acquises et doit sans cesse arbitrer entre ses obligations, ses aspirations et ses opportunités.

La troisième partie est consacrée à l'avènement de l'interdisciplinarité à travers « La société éclatée ».

L'idée centrale que développe Michel Foucault (1926-1984), et qui ébranle les certitudes établies depuis la philosophie des lumières, est « l'ubiquité du pouvoir ». Pour lui, le pouvoir s'exprime sous forme de règlements, disciplines, injonctions et agit et plie les corps et les âmes. Il décrit une société disciplinaire au cœur même de la prison, de l'usine, de l'école, de la famille, de l'hôpital et de la caserne. Comme Foucault, mais dans une orientation différente et plus optimiste, Edgar Morin (1921-) défend une vision interdisciplinaire de la société constituée d'humains multidimensionnels « bio-anthropo-sociologiques » qui exige l'articulation des savoirs disciplinaires. Il conçoit le monde social comme une entité où travaillent des forces contraires qui s'assemblent et s'opposent, où les actions individuelles et les événements sont à la fois produits et producteurs de la dynamique sociale, où les phénomènes d'émergence, d'auto-organisation et de bifurcation viennent parfois briser les régularités de l'ordre social.

Le bouleversement structurel des modes de vie et l'ébranlement des savoirs sont à l'origine de la postmodernité qui sera théorisée par Jean-François Lyotard (1924-1998). Deux visions s'y côtoient, l'une pessimiste de Gilles Lipoversky (1944-) pour qui la fin des illusions a laissé place à une véritable quête personnelle de l'*égo* devenu nouvelle obsession de l'homme postmoderne qui ne s'embarrasse plus d'un passé à transmettre ou d'un futur à promettre. L'autre, dans une forme plus optimiste, est défendue par Michel Maffesoli (1944-) qui pose comme un progrès l'accomplissement de la liberté individuelle et l'hétérogénéité qu'elle implique. Un autre diagnostic, établi par Ulrich Beck (1944-) et Anthony Giddens (1938-) réfute la postmodernité et décrit une seconde modernité au sens où notre société serait la première forme de société totalement « détraditionalisée ». À la suite de Tarde, Bruno Latour (1947-) lie l'émergence du social aux mouvements éternels d'assemblages/désassemblages de liens. Il développe une approche de « sociologie de l'acteur-réseau » (SAR).

Inspiré par Hegel, Axel Honneth (1949-) poursuit la troisième génération de l'École de Francfort à travers l'analyse des enjeux de la « reconnaissance » comme pivot d'une nouvelle théorie de la société. Il considère que tous nos rapports à autrui sont traversés par des attentes de reconnaissance.

Luc Boltanski (1940-) (ancien assistant de Pierre Bourdieu) s'inscrit dans une réflexion sur les manières de penser non plus l'unité mais la plasticité des personnes et la multiplicité des logiques d'action qui transforment la société. Il ne s'agit plus de savoir si l'individu est stratège, réflexif ou routinier, mais dans quelle situation il l'est, sachant qu'il peut aussi être tout cela successivement et d'autres choses encore.

Dans la quatrième partie, Xavier Molénat propose de conclure en ouvrant le débat à travers deux questions : faut-il en finir avec la société? et dans quelle société vivons-nous?

En réponse à la première question, Molénat fait état d'un contexte fait de bouleversements de toute sorte provoqués par le processus de mondialisation et de globalisation des cultures et de

l'économie, la société – qui a toujours été pensée en association avec l'idée de la nation – a peu à peu perdu de sa consistance et son image a volé en éclats (la société globale de Saskia Sassen et Manuel Castells). C'est dans ce paysage marqué par l'instabilité, le changement permanent, l'impossibilité de se projeter et la fragilité des liens (sociaux et/ou affectifs), que Zygmunt Bauman parle de « modernité liquide », quand Alain Touraine décrète la mort du « paradigme social » et de la société comme collectivité autoproduite. « Dans quelle société vivons-nous ? » Cette question permet d'introduire le travail de recherche du sociologue Danilo Martuccelli qui s'interroge sur la consistance du social entre sa rigidité et sa liquidité et met en évidence le caractère « élastique » du monde social.

La dernière partie de cet ouvrage collectif se défait du contexte d'étude initiale, limité à l'Europe et aux États-Unis en introduisant la « société globale » et nous interroge sur la manière de rendre compte de la réalité présente dans un contexte de crise mondialisée entre loi globale et ordres locaux. Il aurait peut-être été intéressant d'explorer et de croiser les questionnements et les pensées développées dans les quatre coins du monde. Nous regrettons l'absence de certains penseurs dont les idées nourrissent notre actualité, tel André Gorz (penseur de l'après capitalisme). Par ailleurs, une entrée par le point de vue éco-féministe (la sociologue Maria Mies et la philosophe Vandana Shiva) dont l'intérêt est de penser conjointement l'interconnexion des formes d'oppressions et de résistances aurait pu apporter un éclairage nouveau sur ce que pourrait-être la société de demain.

En résumé, le format de cet ouvrage s'apparente plus à un précieux manuel foisonnant de sources de pensées et de morceaux choisis complétés à la fin par une bio-bibliographique de l'ensemble des penseurs présentés ainsi que par une présentation des auteurs qui ont contribué à ce recueil.